

Marie-Noëlle Gougeon

ETE 1793

L'Ephémère de Virginie



Le siège de Lyon 1793

Avant-propos

A Lyon, en cette année 1793, les bouleversements de la Révolution imprègnent la vie sociale et politique. Le roi Louis XVI a été guillotiné le 21 janvier.

L'année précédente, le 20 septembre 1792, une nouvelle assemblée a été élue : **La Convention**.

Paris a envoyé des députés Jacobins, aux idées les plus radicales, soutenus par le peuple de Paris.

En province, où négociants, bourgeois et propriétaires sont en majorité, les députés sont des Girondins, républicains plus modérés.

On retrouve cette dualité à la municipalité de Lyon où les deux visions de la République s'opposent. En ce printemps 1793, un homme cristallise ces tensions politiques : Chalier, jacobin « *enragé* » dont le peuple de Lyon veut l'éviction.

L'Ephémère de Virginie commence en cette journée du 29 mai 1793 où tout a basculé et raconte l'histoire de deux hommes que tout séparait : l'aristocrate **Philippe d'Arfeuilles** et l'ouvrier en soie **Bonaventure Fardet**. Avec la population de la ville, en se battant au cours du Siège de Lyon, ils traversèrent en quelques mois combats sanglants et amitié inoubliable...

De la colline de la Croix-Rousse jusqu'aux bords du Rhône, leur histoire symbolisera les bouleversements de cette époque à la fois si lointaine et si proche...

Chapitre 1

Bonaventure Fardet avait fini sa journée de travail. L'angélus sonnait au clocher de la chapelle de l'ancien couvent de l'Oratoire en ce 29 mai 1793.

Il était fier de l'ouvrage accompli : une pièce de tissu de soie jaune et bleue sur laquelle on distinguait la silhouette d'un homme brisant des chaînes.

Au-dessus, on pouvait lire « *Je suis libre.* »

Il avait mis trois jours pour confectionner ce calicot dans un atelier de la Croix-Rousse à Lyon, montée du Grapillon. Il salua les autres ouvriers en soie. Dans un miroir ébréché il se regarda et vit un visage émacié, des yeux noirs perçants, une chevelure parsemée de fil de soie. Il enfila son gilet, noua un foulard autour du cou, emprunta la montée des Lilas, descendit sur le quai de Retz et se dirigea vers les Terreaux.

Une clameur montait de la place comme celle qu'on entendait le long de la Saône quand les bateliers organisaient les fêtes des Bucentaures.

Il s'approcha de l'Hôtel de Ville, la maison commune. Des hommes et des femmes s'étaient agglutinés. Les premiers avec des piques et des fusils, les deuxièmes vociférant et montrant le poing.

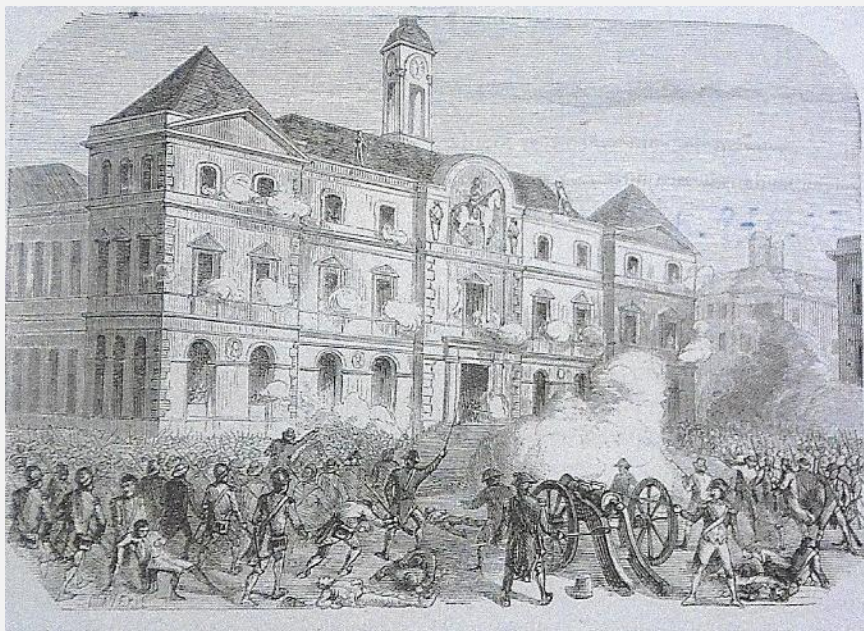
Depuis plusieurs jours, le ton était monté entre les Jacobins qui tenait la municipalité et les Girondins, républicains modérés qui animaient les sections du centre de la ville. Ces derniers voulaient le départ de Chalier, jacobin notoire et de ses partisans.

Soudain, on entendit le canon tonner : c'étaient ceux de la section de la Pêcherie qui arrivaient place des Terreaux. Les coups de feu crépitèrent de part et d'autre.

Pas très loin de Bonaventure, un homme regardait tout cela d'un œil attentif. Philippe d'Arfeuilles était vêtu de bas de soie, d'une culotte grège, d'une veste bleu roi, d'une chemise fermée d'un nœud lavallière, ses cheveux serrés en catogan. En tournant la tête, il aperçut Bonaventure. Celui-ci ne le voyait pas. Soudain, d'un même mouvement leurs yeux s'accrochèrent. Philippe soutint le regard plus longtemps que Bonaventure avec l'assurance de son rang.

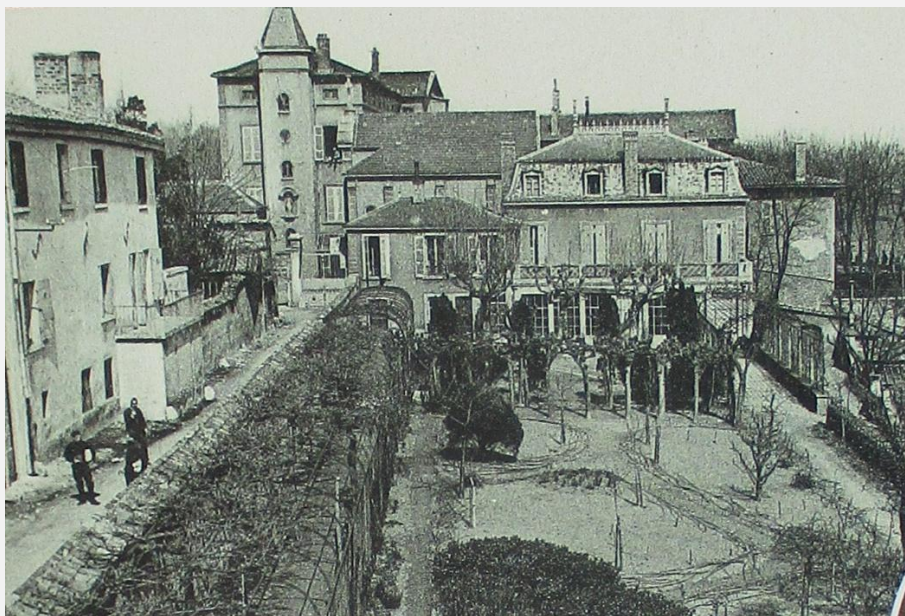
L'ouvrier en soie détourna le sien. En un instant, ils éprouvèrent un trouble qui les étonna. Ils sentirent un lien invisible se tisser. Il s'était passé quelque chose, chacun le savait.

Mais déjà les hommes armés bousculaient les deux hommes, se précipitaient à l'intérieur de l'Hôtel de Ville. Les femmes criaient de plus belle. Philippe et Bonaventure furent séparés..



29 Mai 1793.

A Lyon, place des Terreaux devant l'Hôtel de Ville.
Girondins et Jacobins s'affrontent .



La maison de la Sablière et au fond, le couvent de l'Oratoire.
A droite sa terrasse arborée surplombant le Rhône.

Chapitre 2

Philippe d'Arfeuilles ne voulait pas rester au milieu de cette foule déchaînée. Il avait laissé son cheval place d'Albon dans la cour d'une auberge. Il saisit le licol et remonta sur le plateau de la Croix-Rousse.

En chemin, il croisa des femmes et des hommes harassés, qui descendaient chercher de la nourriture au marché aux herbes.

Arrivé chez lui, vers le plateau de Montessuy et l'ancien couvent de l'Oratoire, il entra dans sa maison de la Sablière, une vaste demeure à un étage dont les jardins en terrasses dévalaient jusqu'au Rhône.. Le silence y régnait. Suzanne, sa fidèle cuisinière lui avait préparé un bouillon aux herbes et du pâté de lièvre qu'il avala machinalement.. Son esprit était ailleurs. Il regagna sa chambre au 1^{er} étage par l'escalier ornée d'une belle rampe en fer forgé.

Le lendemain il rendit visite à son plus proche voisin. Le sieur Desvignes, qui avait racheté le domaine des Oratoriens au moment de la vente des biens du clergé, l'avait invité à découvrir cette longue bâtisse avec sa tourelle, son escalier en colimaçon, une statue de la Vierge sur le côté et surtout l'immense esplanade qui dominait le Rhône.

Quelle vue depuis ce belvédère ! Les jardins boisés descendaient jusqu'au fleuve traversés par des chemins bordés de buissons et d'arbres en fleurs. Par temps clair, on voyait les Alpes au loin...

Philippe ressentait malgré tout une gêne. Beaucoup d'opportunistes s'étaient empressés d'acheter les biens de religieux déclarés biens nationaux devenant ainsi les nouveaux propriétaires à moindre frais.

Il prit congé de l'homme tout en le remerciant chaleureusement. L'éducation reçue ne s'oublie pas.

En sortant, il reconnut à quelques mètres de lui l'homme qu'il avait croisé la veille devant la maison commune. Il marchait le dos un peu voûté. Il fut surpris. L'avait-il suivi hier dans la nuit ?

Bonaventure s'arrêta, serra contre lui son chapeau. Il voulait dire quelque chose mais ce n'était pas à lui d'engager la conversation. C'est Philippe qui brisa le silence.

- Tu étais sur la place de la Liberté hier ?

- Oui, Monsieur, répondit Bonaventure.

- Tu viens te promener par ici ?

- Non, Monsieur, j'habite pas très loin. Je vais à la ferme Panthod chercher un peu à manger. Je travaille pour le sieur Desbrosses, dans son atelier, montée du Grapillon.

Philippe laissa passer un silence....

- Comment t'appelles-tu ?
- Bonaventure Fardet.
- Eh bien Bonaventure, quand tu reviendras de la ferme je t'invite à venir me voir. Je voudrais te montrer quelques pièces que tu reconnaîtras peut-être.

Philippe d'Arfeuilles ressentait une attirance étrange pour cet homme, plus jeune que lui. Il lui rappelait un jeune commis de sa maison des champs dans le Forez qu'il avait aidé et pris en amitié. Le souvenir lui pinça le cœur.

Bonaventure ne sut plus que dire. Aller admirer des pièces d'ameublement chez un aristocrate, c'est une chose qu'il ne pouvait imaginer. Lui, l'ouvrier en soie, arrivé de sa Bresse natale il y a deux ans à Lyon. Il n'était qu'un gagne-denier.

Mais l'envie était trop forte, le regard de cet homme bien habillé intrigant et doux à la fois.

- Merci Monsieur, je viendrai donc.

Et il prit le chemin de terre qui conduisait à la ferme, des pensées se bouscuaient dans sa tête.

Une heure plus tard, Bonaventure était de retour près de La Sablière.

Chapitre 3

Bonaventure aimait ce bout du plateau de la Croix-Rousse qui tournait le dos à la ville. Au Nord-Ouest s'étendaient les Monts d'Or. Plus près, la section de Montessuy et ses prés verdoyants, ses enclos.

Les denrées commençaient à manquer dans les échoppes de la ville. Les mesures prises par la municipalité de Lyon ne suffisaient pas. Il y avait de moins en moins d'ouvrages sur les métiers à tisser, moins de ventes et donc moins de rentrées d'argent. L'approvisionnement en nourriture était de plus en plus dur...

A la ferme Panthod distante de 800 pieds, il ne trouva qu'un quart de litre de lait, deux fromages de vache et quelques raves. Cela lui suffirait..

Il fit le chemin en sens inverse, tourna au niveau de l'ancien couvent de l'Oratoire et se retrouva devant la maison de la Sablière.

La petite porte en fer forgé était fermée. Il tira une chaînette et entendit le son de la cloche.. Une femme au regard étonné vint lui ouvrir. Elle portait une robe en coton écru, un fichu croisé sur la poitrine, un tablier enserrait ses hanches larges. Un bonnet en percale blanche terminait la tenue. A n'en pas douter, une

domestique attachée au service du maître de maison. Il entra dans le parc odorant de chèvrefeuilles.

Philippe d'Arfeuilles se tenait devant la maison, les bras croisés derrière le dos.

- Bonjour à toi, Bonaventure..

L'ouvrier en soie s'approcha, timide, regardant à droite et à gauche les plantations de fleurs, des rosiers surtout, de toutes les couleurs.

Philippe l'invita à pénétrer dans l'immense entrée.

Un gros bouquet de chardons et de roses reposait dans un vase en faïence de Nevers. La pièce respirait une opulence raffinée.

Bonaventure reconnut sur les fauteuils alignés le long du mur des soies bleues et jaunes qu'il avait vues naguère chez un négociant en soie de la Presqu'île.

Dans le salon ce n'était qu'alignements de porcelaines, tentures d'indiennes et deux pendules qui soudain égrenèrent des notes cristallines.

Bonaventure était partagé entre l'attention que Philippe d'Arfeuilles lui portait et l'étrangeté de la situation : avec sa berthe de lait et ses fromages, que faisait-il ici ?

Et pourtant, rien dans l'attitude de son hôte n'exprimait une forme de supériorité ou du mépris. Au contraire...

Celui-ci l'invita à emprunter un escalier aux larges marches qui montaient au 1^{er} étage. Bonaventure allait de surprise en surprise. Il ôta ses chaussures recouvertes de la poussière du chemin et son chapeau. Suzanne lui prit des mains sa modeste pitance.

Arrivé à l'étage, Philippe ouvrit une double porte vitrée et pénétra dans une pièce claire abritant un bureau en bois sombre, un fauteuil Voltaire et une immense bibliothèque sur deux murs qui se faisaient face à face. Une mappemonde complétait l'ensemble.

- *Viens* dit-il à Bonaventure, en s'avançant sur le balcon de son bureau. *Regarde..*

Un paysage immense s'offrait à leurs yeux. D'abord le Rhône rapide, coulait à bonne vitesse à cette époque de l'année. Puis, à perte de vue on apercevait la plaine des Brotteaux faite de marécages, d'étendues herbeuses, de quelques nouvelles maisons séparées du fleuve par des joncs.. Enfin, au loin, sous une fine écharpe de brume, la silhouette des montagnes..

Bonaventure n'avait jamais vu pareil spectacle. Le jardin de la Sablière descendait jusqu'au fleuve traversé de chemins et d'envolées d'escaliers qui permettait, protégé des regards d'atteindre le quai rapidement.



Philippe mit la main sur l'épaule du jeune garçon. Leurs regards se croisèrent.

- Regarde, en voyant ce paysage, si ce n'était la fureur de la ville et l'agitation politique de la ville, on se croirait au paradis...

Surpris, Bonaventure sentit qu'il partageait à ce moment-là la même émotion que Philippe.

Cela le troubla.

Chapitre 4

Beaucoup d'évènements s'étaient déroulés depuis ce 29 mai qui avait vu l'affrontement entre Jacobins tenant la mairie et Girondins venus des différentes sections de Lyon. Les combats furent sanglants et firent 45 morts et 115 blessés. Châlier fut arrêté et emprisonné dans le sous-sol de l'Hôtel de Ville.

Les Girondins reprirent la mairie mais ce même jour à Paris, les députés girondins furent exclus de la Convention par les Jacobins (Robespierre, Marat , etc..).

Les Lyonnais ne pouvaient l'accepter. Alors, après bien des conflits avec les représentants du Peuple venus de la capitale, ils installèrent le 1^{er} juillet la Commission populaire et républicaine de Salut Public à l'Hôtel de Ville. Elle remplaçait l'ancienne municipalité ainsi que le Conseil général du département. Une mesure qui actait une forme d'indépendance.

C'était une déclaration de guerre à la Convention.

Pour autant, quelques jours plus tard, malgré une situation explosive, on ne pouvait oublier l'anniversaire de la prise de la Bastille.

Aussi en ce 14 juillet 1793, il y eut une grande parade place Louis-le-Grand, appelée maintenant place de la Fédération. Au milieu des gardes nationaux rangés en bataillons, un cortège parti de

l'Hôtel de Ville arriva jusqu'à un amphithéâtre de style gréco-romain.

Des discours furent prononcés. On invita la foule à ne déposer les armes que lorsque le règne « *des lois serait affermi, la vertu triomphante et la félicité publique assurée.* » Des mots bien pompeux que peu comprirent au fond. Les esprits échauffés étaient ailleurs.

Le lendemain, commençait le procès de ceux qui avaient été arrêtés le soir du 29 mai. Parmi eux, Chalier, le jacobin « enragé ».

Philippe d'Arfeuilles avait emmené Bonaventure avec lui à cet anniversaire de la prise de la Bastille. L'aristocrate gardait un intérêt pour la chose publique et politique. L'ouvrier en soie savourait de découvrir avec l'homme au catogan un monde nouveau qu'il avait pourtant du mal à comprendre.

Quelle place occupait-il lui, le jeune homme plutôt silencieux devant ces politiciens lyonnais portant beau et maniant le verbe ?

La musique des bataillons prit la suite des discours.

Philippe et Bonaventure se dirigèrent vers le Rhône qui coulait majestueusement le long de l'Hôtel Dieu. Ils remontèrent le quai de Retz, passèrent sous le nouveau pont Morand et se dirigèrent vers la section de Saint Clair. Les berges étaient bordées de joncs

et de graminées. Au milieu du fleuve émergeaient des bancs de graviers formant de petites îles. Depuis la place de la Fédération, ils n'avaient pas beaucoup parlé.

Leurs épaules se rapprochaient parfois, leurs regards erraient sur les hommes et les femmes qu'ils croisaient, sur les moulins à blé qui bordaient le quai.

Le temps était suspendu pour eux... Une sorte de bulle les enveloppait.

Ils marchaient depuis presque une demi-heure maintenant. Tout à coup, Philippe leva la tête et aperçut au sommet de la colline les toits des bâtiments de l'Oratoire dominant le Rhône.

Ils prirent un escalier de pierre qui descendait au fleuve jusqu'à une étendue d'herbe et de gravier. Il faisait chaud et bon. On était en juillet. La baignade était tentante. Ils ôtèrent leurs vêtements et se laissèrent glisser dans l'eau fraîche pour atteindre la petite île de graviers au milieu du fleuve. Le niveau de l'eau leur arrivait à la taille. Bonaventure possédait un torse puissant malgré son jeune âge, Philippe avait des attaches fines, leur style de vie avait sculpté leurs corps.

Tous deux se jugeaient et appréciaient chez l'autre le délié de l'épaule, la courbe du cou. Ils n'osaient se rapprocher alors ils commencèrent comme des gamins à s'envoyer au visage par grandes brassées de l'eau du fleuve. Des algues parfois s'accrochaient à leurs mains. Ils riaient.

La guerre était loin...L'affrontement avec Paris était loin. Ils étaient bien. Leur désir avait trouvé un terrain de jeu sans danger ni pour l'un ni pour l'autre.

Ils revinrent sur la berge, enfilèrent leurs vêtements un peu rêches sur leur peau humide. Ils se laissèrent tomber sur l'herbe en même temps, la fatigue gagnant leurs organismes. Le soleil les chauffait. Ils se sentaient bien en accord tous les deux. Ils fermèrent les yeux, leurs épaules se touchant...

L'instant suspendu n'empêchait pas chez Philippe des pensées qui se bouscullaient. Il ne savait pas qui de la réalité politique de son pays ou de ce qu'il découvrait en lui en regardant Bonaventure le bouleversait le plus.

Quel avenir pour le pays et pour lui ? Il revoyait les paysages de son enfance, les monts du Velay, le Forez. C'était comme s'il était coupé en deux..

D'un bond, pour chasser ces interrogations sans réponse, il se leva, tendit la main à Bonaventure et ils quittèrent à regret les bords du fleuve. Ils remontèrent par la montée du Belvédère. Il faisait encore chaud à 5 heures du soir.

La journée n'était pas terminée.

Montée des Lilas



Chapitre 5

Ils prirent la montée des Lilas, le souffle coupé. Sans qu'ils l'aient prémédité, leurs pas les entraînèrent vers la Sablière. Ils avaient laissé sur leur gauche la montée du Grapillon où habitait Bonaventure. Juste à l'angle, il y avait une auberge où plusieurs hommes assis sous une tonnelle buvaient des verres de vin. Mais ils ne s'arrêtèrent pas. Philippe interpela Bonaventure.

- Tu as soif ?
- Oui. La montée a été rude !
- Alors viens... Suzanne garde toujours à la cave quelques bouteilles au frais.

Ils firent quelques pas dans le chemin.. Au fond, l'ancien couvent dressait sa tourelle. On entendit six coups à l'horloge de la chapelle. Philippe et Bonaventure entrèrent par la petite porte en fer forgé. Suzanne cousait sous la pergola. Elle se leva bien vite.

-Oh, j'étais inquiète.. On raconte tellement de choses toutes plus horribles les unes que les autres.

- Mais non Suzanne, il ne s'est rien passé. Va vite nous chercher une bouteille de vin de Sainte-Foy. Le meilleur de Lyon...En t'attendant, je monte me changer.

Philippe, en grandes enjambées, accéda à sa chambre où il s'habilla d'un ensemble en lin. Avant de passer la porte il attrapa à la volée un pantalon, une chemise et une veste en toile orange comme le soleil qui déclinait au couchant...Il la mettait parfois en parcourant les allées du jardin.. Il redescendit dans le jardin où l'attendait Bonaventure.

- Tiens Bonaventure, prends ces habits, ils sont pour toi.. Je te donne cette veste : qu'elle te porte bonheur et t'accompagne. Tu penseras peut-être un peu à moi en la portant..

Bonaventure sourit tout surpris. Il se changea, les vêtements étaient un peu grands, mais il eut très vite l'idée de retrousser les jambes du pantalon et les manches de la chemise. Il termina en passant la veste : elle était tout à fait à sa taille.. Il se regarda dans le miroir de l'entrée, partagé entre le plaisir de se voir si bien habillé et l'impression qu'il ne la porterait pas longtemps..

- Merci, je la mettrai pour les grandes occasions.

Les mains serrées sur son tablier, le dos contre la porte d'entrée, Suzanne qui venait d'apporter la boisson demandée esquissait un sourire amusé. Elle voyait le bonheur de Philippe mais comment cela finirait-il ?

Les deux jeunes gens allèrent sous la pergola boire un verre de ce vin qui flattait le palais de beaucoup de belles familles lyonnaises. L'heure était à la fois grave et légère.

Qu'allait-il se passer maintenant ? Chacun était perdu dans ses pensées.

Philippe revoyait sa mère et son père dans leur château de Saint Anthème. Les champs et les forêts à perte de vue. Les fêtes du village où beaucoup de jeunes filles le regardaient derrière leur éventail, le regard aguicheur. Si elles savaient...Il s'adressa à Bonaventure :

- Tu as l'habitude de nager ? Tu avais l'air à l'aise dans l'eau tout à l'heure.
- Non, mais il y a beaucoup d'étangs par chez moi dans les Dombes. Et pour attraper le poisson que les maîtres ont le droit de pêcher, on plonge parfois.. C'est devenu un plaisir et je ne me débrouille pas mal...On pêche beaucoup de beaux poissons...

Bonaventure vivait le moment présent et se posait moins de questions que son hôte. Mais cela n'enlevait en rien sa compréhension fine, sensible et pratique des situations. Une intelligence toute terrienne.. Il ne disait rien mais sentait avec son cœur les émotions de cet après-midi ..

Après avoir bu quelques verres au goût fruité, Bonaventure se leva :

- Je dois y aller, mon maître Desbrosses doit m'attendre..

- Oui, il fait presque nuit. Les journées qui s'annoncent seront plus sombres que celle d'aujourd'hui. Profitons de ces derniers instants.

Philippe accompagna Bonaventure à la porte de la maison et le regarda longtemps marcher dans le chemin, s'enfonçant dans ce soir étoilé de juillet, la veste orange servant de repère lumineux.

Chapitre 6

Quelques jours ont passé.. Philippe d'Arfeuilles est allé voir son frère Barthélémy à l'Hôtel-Dieu. Ce dernier, prêtre réfractaire a trouvé là une façon de vivre sa vocation : il aide les blessés, les malades, ceux qui ne peuvent trouver à manger dans la ville en rébellion.

Barthélémy sait déjà que Chalier, le jacobin radical qui voulait lever une armée révolutionnaire a été guillotiné le 16 juillet. La nouvelle a fait l'effet d'une traînée de poudre dans la ville.

- *C'est une provocation dit-il à mi-voix...Des innocents vont payer pour cet acte.*

Par ce geste, les Lyonnais pensent qu'ils se sont libérés des révolutionnaires les plus enragés.

Paris en revanche, estime que Lyon a brisé l'unité de la République en installant la Commission populaire et républicaine de Salut public

Entre la Convention et Lyon, l'affrontement est inévitable. Paris a mobilisé 40000 soldats venus des Alpes, de Bourgogne, du Midi, d'Auvergne..

Les Républicains lyonnais modérés savent que le siège sera terrible. Ils n'ont réuni que 10 000 hommes.

Philippe serre dans ses bras son frère. Le reverra-t-il ?

Il rejoint le plateau de la Croix-Rousse. Une redoute importante a été construite vers le quartier de Montessuy pour protéger les Lyonnais. On sait que les régiments venus de Paris arriveront par les Monts d'Or pour attaquer par la Croix-Rousse.

Une autre redoute est élevée à la ferme Panthod pour protéger les maisons des balmes du plateau. Bonaventure s'y trouve. Un décret a été édité en cette fin de mois de juillet afin de réquisitionner toutes les armes nécessaires pour défendre la ville : fusils, sabres, piques, mousquetons...

Bonaventure n'a pas revu Philippe d'Arfeuilles depuis les fêtes du 14 juillet. Ce soir, il essaiera de passer devant la maison en rentrant chez lui. Il ne travaille plus. La peur et la rage ont envahi son quotidien. A la redoute de la ferme Panthod il se retrouve avec des commis bouchers, de jeunes mitrons, des valets mais aussi des ouvriers en soie, des hommes venus de la campagne comme renforts.

Tous se sentent Lyonnais aujourd'hui. Le soir, ils montent des feux de bois pour y faire cuire quelques racines et boire un peu de vin qui les ragaillardit.

Ils ont l'espoir chevillé au corps. « *On les aura !* » « *Lyon gagnera !* ».

C'est un royaliste, le général Précý qui commande l'armée des Lyonnais. Son quartier général se trouve place des Terreaux dans l'ancien couvent des Dames de Saint Pierre.

Philippe d'Arfeuilles a été naguère lieutenant dans l'armée royale. Il était présent le jour où le roi et sa famille ont été arrêtés et conduit aux Tuileries.

Les exactions, les arrestations, les condamnations lui ont ôté toute connivence avec les extrêmes. Il sait que le monde auquel il appartient n'existe plus. Il a lu les philosophes des Lumières et pressent ce qu'ils vont apporter à l'évolution de l'histoire : l'égalité, la liberté..

Pour autant, il se sent « de corps et d'âme » avec les Lyonnais qui défendent leur travail, leurs maisons, leur liberté.

Aussi est-il parti rejoindre la redoute de Montessuy pour partager le combat avec ses « frères d'armes ». Il est à présent lieutenant sous les ordres de Précý.

Il pense avec nostalgie à ce jour du 30 mai où il a ouvert sa porte à Bonaventure Fardet.

Il avait voulu lui montrer sa maison, son parc fleuri, ses jardins remplis de mûriers, de bosquets mais c'est de ce moment sur la terrasse, dans le jour finissant qu'il garde le plus doux souvenir.

Où se trouve Bonaventure maintenant ?

En rentrant un soir de Montessuy, il vit devant la ferme Panthod une troupe de soldats réunis autour d'un feu, leurs fusils réunis en faisceaux. Les hommes échangeaient entre eux une miche de pain, quelques tranches de lard, un pichet de vin et parmi eux, il reconnut le jeune ouvrier en soie, le visage amaigri par la fatigue, noirci par les fumées du feu.

Il s'arrêta un instant pour fixer le visage de cet homme si précieux pour lui.

Bonaventure dut sentir dans son dos le regard de l'aristocrate. Il se retourna. Son regard sombre s'éclaira soudain d'une lumière timide. Ses épaules se relâchèrent. Une forme d'abandon s'empara de lui. Il s'avança vers Philippe.

- Comment cela se passe-t-il à la redoute de Montessuy ?
- Pour le moment on tient. Mais les armées de la Convention arrivent depuis la Bourgogne et les Alpes. Le Général Précý est plein de courage mais ses soldats ne sont pas assez entraînés et on n'est pas en assez grand nombre.

Il poursuivit son chemin. Bonaventure l'entendit murmurer d'une voix lasse :

- « *A la grâce de Dieu !* »

Chapitre 7

Depuis le 1^{er} Août, les magasins de Lyon sont fermés. Seule, la route du Forez reste ouverte. C'est par-là que les dernières subsistances cheminent vers la ville : charrettes de froment, convois de bestiaux arrachés à la plaine et aux étangs. Derrière les remparts de la ville, tout semble prêt pour le siège. Soir et matin, les femmes processionnent pour porter aux volontaires la soupe et le pain de fèves. Les enfants, les infirmes, les vieillards sont passés maîtres dans l'art du tour de garde.

Le 8 Août, le siège commença. Les troupes républicaines attaquèrent le plateau de la Croix Rousse. Les boulets rouges tombaient sur les maisons du quartier. L'odeur du feu se mêlait à celle du foin coupé des prairies du plateau de Montessuy.

Avec ses six étages de redoutes, la défense côté Nord, celle de Montessuy impressionnait. Vers la ville, en contrebas, on n'apercevait que chicanes et fortins. Sur le Rhône, le pont Morand paraissait inexpugnable. Dans la plaine des Brotteaux, un réseau de barricades protégeait les défenseurs.

Dans la nuit du 22 Août le bombardement de Lyon recommença. Le ciel parut zébré de comètes rouges. L'Est de la ville et les quais du Rhône étaient particulièrement visés. Les toits des maisons

touchées par les boulets chauffés à blanc explosaient en un jaillissement d'étincelles et de tuiles.

Avec la sécheresse de l'été, les charpentes s'enflammaient d'un coup.

La cloche des pompes remplaçait le tocsin et sonnait en même temps que le roulement saccadé des essieux des voitures à bras. Des seaux à la main, des citoyens de Lyon, s'affairaient, faisaient la chaîne pour éteindre les incendies.

Les maisons carbonisées répandaient dans la Presqu'île une odeur de suie. Les plafonds et les planchers s'effondraient laissant tomber commodes, lits, tables et chaises. Tout cela gisait maintenant sur les trottoirs.

Puis par crainte de pillages, on mit en place des opérations de police. Une carte de pain fut instaurée, on arrêta des suspects.

La Saône avait été interdite à la navigation. On avait peur que l'ennemi ne s'avise d'y faire voguer des brûlots pour empêcher les insurgés d'utiliser leurs barques.

Le 24 Aout le bombardement reprit de plus belle. L'Hôtel-Dieu était en feu. Aucun quartier ne fut épargné.

A la redoute de Montessuy, l'attaque fit de nombreux morts, le commandant perdit la vie. Philippe reçut l'ordre d'abandonner le

poste et de se rendre en renfort à celle de la ferme Panthod où il pensa retrouver Bonaventure qui y vivait nuit et jour.

Une demi-lieue seulement les séparait.

La redoute comptait une vingtaine d'hommes. Bonaventure avait été nommé sergent. Son agilité et son adresse lui avait valu cette promotion. Il la prenait au sérieux même s'il savait que cela ne changerait rien à son comportement avec les autres réquisitionnés, tous venus eux aussi de leur campagne.

C'est à ce moment-là qu'eut lieu l'embuscade. Des assiégeants de l'armée de Bourgogne s'étaient enterrés le long d'un sentier, derrière le tas d'ordures où poussaient des orties. Au cours d'une patrouille, les hommes du capitaine qui commandait la redoute de la ferme furent pris à partie. Baïonnettes au canon, trois hommes attaquèrent le capitaine pendant que d'autres tenaient le reste de la patrouille en respect.

Bonaventure qui se trouvait dans les écuries entendit le bruit de l'attaque. Il fit le tour de la ferme. Il n'avait pas vu qu'une partie des assaillants seulement s'était engagée. L'autre partie se cachait derrière un muret de pierres.

Un homme se rua sur lui. Bonaventure esquaiva la première charge mais l'assaillant était musclé et tentait de le prendre à la gorge. Le jeune homme essaya de le déséquilibrer, en vain. C'est alors qu'il entendit une détonation et que l'homme aux mains puissantes s'effondra devant lui. Bonaventure ne comprit pas

tout de suite. C'est en voyant Philippe tenir à bout portant son pistolet qu'il comprit qu'il venait d'être sauvé par son ami.

Ils étaient bien *frères de corps et d'âme* maintenant..

Philippe n'était pas venu seul mais avec ceux qui restaient de la redoute de Montessuy après leur attaque sanglante.

Le combat terminé -on compta cinq tués et dix blessés - les deux hommes s'étreignirent longuement..

- « *Tu m'as sauvé la vie* ». Le tutoiement était venu naturellement dans la bouche de Bonaventure.

Chapitre 8

La ville offrait un spectacle de désolation. Elle paraissait frappée par la peste. Quand le vent soufflait du nord ou de l'est, il apportait de la Croix-Rousse une odeur putride. De nombreux cadavres pourrissaient entre les lignes. La nuit, les ventres ballonnés crevaient. La nourriture devenait rare.

Sous la pluie de feu, les Lyonnais regardaient s'effondrer la forteresse qu'ils avaient dressée contre Paris. Jusqu'à quand tenir et pourquoi ? Plus personne ne croyait au rêve de juillet.

Ils se sentaient chaque jour davantage pris au piège. Les meilleurs d'entre eux ne songaient qu'à sauver l'honneur. Les plus lucides s'étaient résignés.

Philippe d'Arfeuilles, après être passé à la ferme Panthod et avoir sauvé son ami, avait reçu l'ordre de porter secours au camp retranché qui protégeait le pont Morand.

Bonaventure était resté dans sa compagnie à regret. Il aurait tant aimé suivre Philippe.

Aux Brotteaux, le lieutenant d'Arfeuilles devait se positionner sur le chemin des Charpennes, au milieu de la friche. Il prit ses quartiers à *l'Hôtel de la Plaine*, celle de la Tête d'Or. Il avait le bras en écharpe depuis la blessure contractée lors de la bataille à la ferme Panthod.

En se dressant prudemment au-dessus du chemin de ronde, Philippe apercevait les fermes de la Part-Dieu et de la Tête d'Or. On distinguait les batteries ennemies. Dubois-Crancé, envoyé de Paris et qui commandait une partie de l'armée de la Convention les avait protégées par une barricade en bois.

Déjà les mortiers commençaient à s'entendre. Ils frappaient fort.

Dans les lignes de la défense lyonnaise, en revanche, la désorganisation régnait. Un commandant avait pour un temps déserté la maison commune de la place des Terreaux pour venir soutenir aux Brotteaux la compagnie de Philippe.

Car déjà, l'avant-garde des soldats de Dubois-Crancé se déployait et torche à la main mettaient le feu dans cette plaine des Brotteaux qui comptaient une dizaine de maisons.

Les magasins de poudre, les provisions d'eau-de-vie, les soieries, tout ce qui pouvait brûler alimentait l'incendie.

D'autres tiraient sur l'entrée du Pont Morand. Les soldats tombaient les uns après les autres, les membres déchiquetés.

A part deux maisons, tout brûlait. Des toitures, le feu se propageait aux arbres qui crépitaient.

Le camp en cette fin de journée grise ressemblait à un tableau apocalyptique

Soudain, le commandant venu des Terreaux fut atteint de deux balles. Philippe le traîna avec un fusilier derrière un petit muret pour le mettre à l'abri. Philippe pensa à Bonaventure. Où se trouvait-il à cette heure ?

Il l'avait laissé sur le plateau. L'ouvrier en soie s'occupait des nombreux blessés. Lui était allé troquer ses vêtements tachés avant de descendre apporter son aide à ceux qui combattaient dans la plaine des Brotteaux.

Philippe entouré de deux soldats s'était recroquevillé. Les balles ricochaient au-dessus d'eux. Il pensa à la mort. Il n'aurait pas imaginé une fin dans ce bourbier à l'odeur de feu et de sang.

L'un des deux soldats se redressa à demi car il sentait ses jambes ankylosées. Mal lui en prit. Une balle lui transperça le crâne. Il tomba sur lui-même, mort. Philippe sentit un goût de bile lui remplir la bouche. On entendit alors des tirs venir du côté du pont.. Une troupe s'avavançait.

-Ce sont les renforts ! cria le soldat survivant.

Philippe aperçut alors un homme qui se dirigeait vers les maisons en feu. Un pistolet à la main droite, il était vêtu d'une veste orange.. Comme celle de ...Il n'eut pas le temps d'aller plus loin....L'arme dirigée vers l'ennemi, l'homme marchait tête nue, sans se protéger. En face, les tireurs s'arrêtèrent un instant, surpris, puis redoublèrent par de nouvelles salves.

Philippe avait compris.

-Aidez-moi, vite !

L'homme qui marchait au mépris du danger, face à un destin qu'il avait inconsciemment ou pas choisi, était allongé au milieu du pré. A distance on distinguait de larges taches brunes sur sa veste couleur soleil.

Un soldat vint près de Philippe d'Arfeuilles :

-Nous avons tout fait pour l'en empêcher.

Philippe s'approcha de Bonaventure. Son ami reposait un genou replié sous sa jambe étendue, la main droite ouverte sur laquelle reposait son pistolet. Les yeux ouverts, la tête reposant dans l'herbe. Il respirait faiblement.

Le soleil couchant auréolait son visage d'une lumière dorée.

Philippe referma sa veste, enleva quelques brins d'herbe dans ses cheveux. Il resta un long moment à genoux, le dos vouté, son bras en écharpe replié sur lui.

Bonaventure avait-il voulu lui prouver son attachement, le remercier de lui avoir sauvé la vie sur le plateau de la Croix-Rousse ? Avait-il eu envie de le rejoindre ?

Des fusiliers avaient apporté un brancard. Ils soulevèrent le corps avec délicatesse.

Philippe se pencha et trouva au milieu de ce chaos quelques petites fleurs bleues. Il reconnut *l'Ephémère de Virginie* : une fleur qui ne dure qu'un jour mais qui se renouvelle. Il en déposa une touffe entre les mains de son ami.

En vertu d'un accord tacite, un cessez-le-feu précaire permettait aux deux camps de relever leurs morts et leurs blessés.

On emmena Bonaventure à l'Hôtel-Dieu. En quelques heures, les Lyonnais avaient perdu deux cents hommes.



Chapitre 9

Sonné, Philippe avait laissé les soldats emporter le corps de Bonaventure dans une barque à destination de l'Hôtel-Dieu.

Assis sur un rocher, au bord du fleuve, le jeune lieutenant n'arrivait pas à comprendre ni à saisir ce qui venait de se passer.

Vivre tant de vies, tant de morts en quelques jours. Où la Révolution les avait-elle menés ?

Il avait attendu la nuit pour trouver un marinier qui accepterait de le conduire à l'Hôtel-Dieu.

Là, Philippe se précipita pour trouver son frère Barthélémy. Celui-ci était débordé par l'afflux des morts et des blessés des derniers combats. Quand il aperçut Philippe, il serra contre lui le linge souillé qu'il tenait.

Il régnait dans cette salle aux immenses fenêtres une atmosphère d'apocalypse. Des râles, des gémissements et cette odeur âcre et forte du sang et des humeurs qui sortaient des corps agonisants.

Philippe interrogea du regard Barthélémy. Ce qu'il lut dans les yeux tristes de son frère lui en apprit plus que des mots. Le prêtre indiqua à Philippe une couche sous une fenêtre au travers de laquelle la lune éclairait la figure de Bonaventure. Il s'approcha,

vit le visage pâle souillé de sang, les yeux clos de son ami. Il prit ses mains dans les siennes. Elles étaient déjà froides.

Après les combats violents au centre de la ville, c'est le sud qui était menacé. Depuis le mois d'août 1793, les troupes d'Auvergne qui soutenaient la Convention étaient arrivées par les faubourgs. Le 9 octobre elles entrèrent par la porte Saint Irénée. Lyon était vaincue.

« *Lyon a combattu la liberté, Lyon n'est plus* » déclara la Convention.

Par une sorte d'arrangement et parce qu'il n'y avait pas assez de vivres, on permit à des femmes, des enfants, des vieillards de sortir de la ville. Même autorisation fut donnée à ce qui restait de l'armée lyonnaise de quitter la ville meurtrie et exsangue. Philippe comme officier les accompagna.

Le général Précý qui commandait cet ensemble harassé forma trois groupes qui prirent la direction des monts d'Or. Le dernier groupe était composé de vieillards, de femmes et d'enfants. Et après ? On verrait bien.

Ce fut plutôt une fuite qu'une sortie honorable.

Les paysans dans les campagnes plutôt acquis aux idées républicaines prirent fusils et piques pour abattre tous ceux qui, dans ce cortège leur paraissaient avoir appartenu à l'Ancien Régime. Philippe en faisait partie dans son habit de soldat bleu

et blanc. Il avait emprunté le cheval d'un capitaine mort avec Bonaventure. Il laissa le cheval suivre l'ensemble de la troupe. Lui s'assit dans l'herbe sur le bas-côté. Il était fatigué et se sentait défait. Il n'avait pas dormi depuis plusieurs jours.

La tête dans les mains, il songeait...Trop de rêves évanouis, trop d'espoirs abîmées par la violence des uns et des autres. Il n'avait qu'une idée en tête : rejoindre son Forez natal, son village de Saint Anthème, revoir les lieux où jadis il avait connu des bonheurs simples. Les souvenirs de cet été 1793 parmi lesquels la silhouette de Bonaventure brouilla ses rêves..

Il avait cru aux idées des Lumières, avait su reconnaître leur esprit de justice. Il avait découvert et vécu avec d'autres l'égalité et la fraternité. Mais le prix à payer pour acquérir la liberté avait été trop fort, trop sanglant. Il avait vieilli de mille ans.

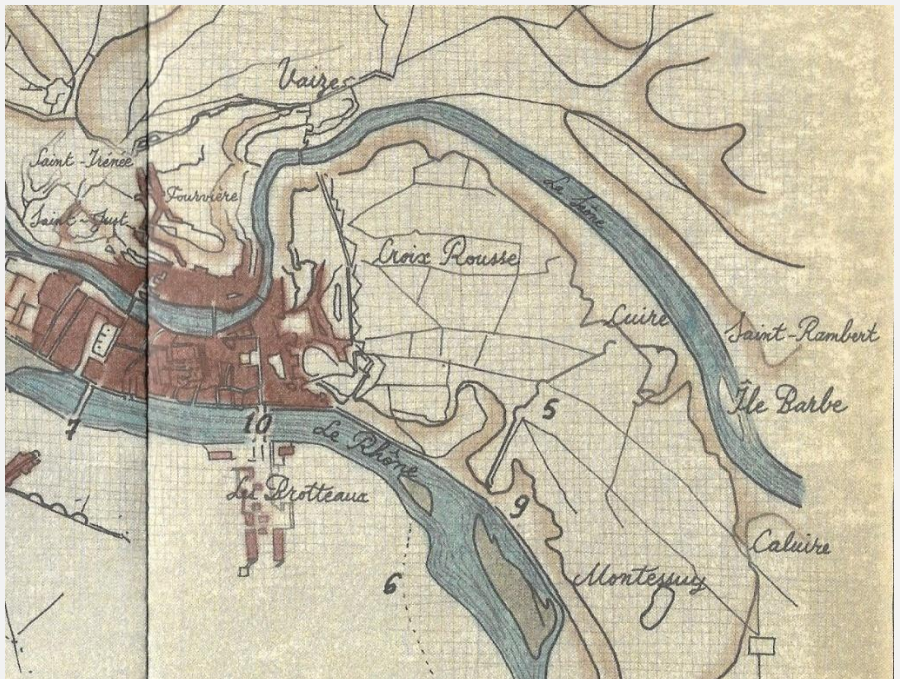
Sur le bord du chemin, une jeune fille qui avait ramassé un bouquet de fleurs jaunes comme le soleil les lui offrit. Un pâle sourire éclaira le visage de Philippe.

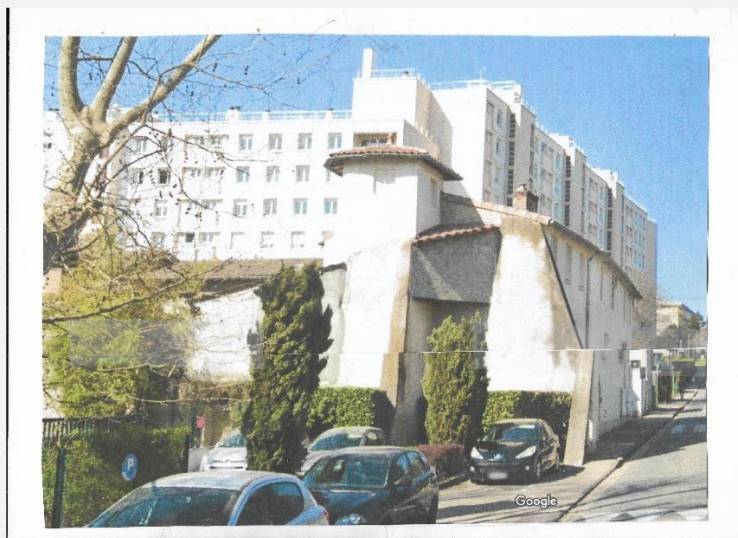
Il pensa à Bonaventure et à *l'éphémère de Virginie* qu'il avait déposée entre ses mains au bord du Rhône.

Il le savait, le souvenir de cet homme l'habiterait toute sa vie.

Plan de la ville Lyon en 1793

- 5 Ferme Panthod
- 6 Plaine de la Tête d'Or.
- 7 Pont de la Guillotière
- 9 Maison de l'Oratoire.
- 10 Pont Morand.





La Ferme Panthod, aujourd'hui, 19 rue de l'Oratoire Caluire et Cuire..

L'Ephémère de Virginie raconte les semaines que Lyon connut du 29 mai à la fin de l'année 1793 à travers l'histoire de deux hommes que tout séparait : l'aristocrate Philippe d'Arfeuilles et l'ouvrier en soie Bonaventure Fardet.

De la colline de la Croix-Rousse jusqu'aux bords du Rhône, leur histoire et celle des combats dans la ville symbolisent les bouleversements de cette époque à la fois si lointaine et si proche...